

VI. Autour du parc Joyce

Pierre-Richard Bisson

Numéro 2, hors-série, automne 1991

Outremont et son patrimoine : dix circuits de découverte architecturale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bisson, P.-R. (1991). VI. Autour du parc Joyce. *Continuité*, (2), 31–34.

VI. Autour du parc Joyce



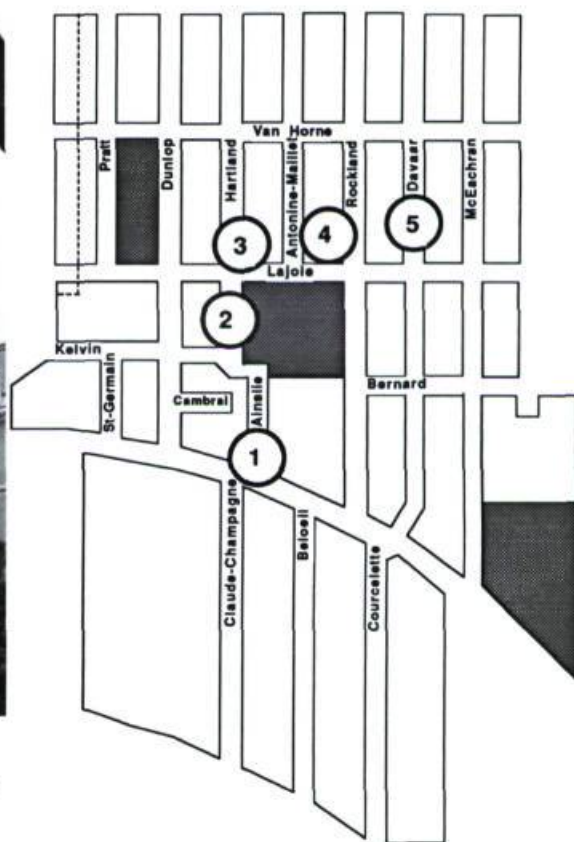
*Maison Rodolphe Tourville, 22, Ainslie
(Turner & Carless, arch.; 1914). Photo: P.-R.
Bisson et Ass.*



*Maison J.-B. Beaudry-Leman, 7, Ainslie (M.
Parizeau, arch.; 1936). Photo: P.-R. Bisson et
Ass.*

Une petite avenue fort intéressante (1)

À peine s'est-on engagé sur l'avenue Ainslie que s'impose, au numéro 7, une résidence qui compte au nombre des plus représentatives des premiers essais modernes au Canada (maison J.-B. Beaudry-Leman; M. Parizeau, arch.; 1936). Influencée par les courants d'avant-garde, elle préfère l'articulation de volumes simples à la profusion du décor. On saisit pleinement l'évolution des mentalités en observant ensuite les habitations qu'Édouard Ouellette et Rodolphe Tourville s'étaient fait construire en 1914 (nos 18 et 22; Turner & Carless, arch.) où



le goût du pittoresque hérité de la période victorienne multiplie les formes complexes et marie des matériaux de couleurs contrastantes. Leur voisine illustre une position médiane qui a prévalu dans les premières décennies du XX^e siècle, sous l'influence de l'École des Beaux-Arts de Paris qui demeurait fidèle à l'inspiration historique mais privilégiait les périodes classiques, la monochromie et des ordonnances plus régulières (n° 26, maison F. Guérin; Z. Trudel, arch.; 1912). Enfin, la maison C. Courtemanche (n° 23; J. Béique, arch.; 1989-1990) est un bon exemple de l'esprit "post-moderne" qui redécouvre l'attrait du pittoresque.



Maison F. Guérin, 26, Ainslie (Z. Trudel, arch.; 1912). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

Un sujet d'enquête (3)

Les visiteurs qui se donneront la peine de comparer les maisons jumelées qui bordent le parc aux 650-652 Hartland, d'une part, et aux 1721-1725 Lajoie, d'autre part, seront sans doute étonnés d'apprendre que bien que pratiquement identiques et édifiées la même année (1929), les premières sont signées par les architectes Parent & Labelle alors que les secondes le sont par leurs collègues Perrault & Gadbois! Auraient-ils simplement repris un modèle en vogue, diffusé par quelque catalogue américain? Les premiers ont-ils plagié les seconds qui avaient obtenu leur permis de construire trois mois plus tôt? Faut-il mettre en cause le promoteur-entrepreneur J.-C. Julien qui a bâti les deux?

Pour ajouter du piquant à l'affaire, il faut voir aussi les 534-536 de l'avenue McEachran réalisés l'année précédente par le même constructeur et les mêmes Perrault & Gadbois. Hormis des changements mineurs à l'enveloppe (pignons plus simples, balcons classiques, position différente des entrées de garage imposée par le site), on reconnaîtra un plan identique, comme d'ailleurs aux 38-40 Glencoe que Perrault & Gadbois avaient soumis au promoteur Guidazio dès 1924, ou aux 815 à 857 Dunlop qu'ils avaient conçus pour Guidazio & Besozzi dès 1922 et encore aux 1328-1330 Saint-Viateur où les mêmes architectes avaient aussi agi comme promoteurs-entrepreneurs (1924).

Jumelé, 650-652, Hartland (Parent & Labelle, arch.; 1929). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

Le parc Joyce (2)

Ici se dressait *Beaver Lodge*, la romantique maison de pierre que l'explorateur et marchand de fourrures John Clarke avait fait élever vers 1830 et dont les formes inspirées des villas italiennes gravitaient autour d'une tourelle carrée. Alfred Joyce, un confiseur natif d'Angleterre qui fut maire d'Outremont de 1905 à 1907, l'acquiesça en 1883 et l'habita jusqu'à sa mort survenue en 1931. Il lui ajouta une nouvelle aile et diverses dépendances dans le style élisabéthain, aux caractéristiques colombages apparents, l'entourant d'un jardin qui faisait l'admiration des citoyens. En 1926 néanmoins, la propriété avait été cédée à la Ville qui la transforma en parc public ainsi que les terrains adjacents au nord, le long de l'avenue Lajoie. Les projets de recyclage de la maison en musée ou en bibliothèque ne s'étant pas avérés convaincants, celle-ci fut démolie à la fin de 1937.

Le domaine d'Alfred Joyce, vers le début du siècle. Il a été transformé en parc public en 1926 et *Beaver Lodge*, la villa qui s'y dressait depuis 1830, a été démolie en 1937. Photo: Archives Notman, Musée McCord.





Jumelé, 776-778, Hartland (1925). Photo: Continuité.

Plus intéressants que les éventuels procédés déloyaux entre collègues ou les façons de rentabiliser son travail en l'appropriant de diverses manières, on retiendra l'habileté qu'il y a à reprendre une formule heureuse sans tomber dans l'exacte et monotone répétition, et l'harmonie qui en a résulté pour la ville, où nombre de bâtiments sont apparentés par le rythme de leur composition sinon par la similitude de leurs formes. Dispersés sur le territoire, ils renvoient les uns aux autres sans que l'on s'en rende compte et créent une familiarité qui n'est pas étrangère au bien-être.

Le domaine de James E. Wilder (4)

Le paysage architectural des avenues Hartland et Antonine-Maillet, ouvertes sur les propriétés de James E. Wilder, présente des similitudes avec celui que l'on a vu plus à l'ouest (itinéraire V). Il n'a toutefois pas la même consistance, ayant été développé sur une plus longue période par un plus grand nombre d'intervenants et à partir d'un plan de lotissement établi en 1907, où l'alternance de terrains de 11 et de 15 mètres de large a entraîné un rythme binaire d'habitations isolées ou jumelées. Par ailleurs, plusieurs maisons construites dans les années 1930 restent fidèles à des modèles antérieurs à ceux qui prévalent sur les avenues Pratt et Dunlop, avec des parapets plus pittoresques et des galeries à piliers de brique plutôt qu'à colonnes classiques.



L'avenue Hartland a cette particularité de s'être développée du nord au sud, soit dans le sens contraire au reste de la ville. On y notera le numéro 724 dont on ne soupçonnerait pas qu'il a été conçu un an après son jumeau par le même architecte et pour le même client (maison J.-O. Lavergne; W. A. Gagnon, arch.; 1920). Ensuite, aux numéros 768 à 778, les quatre maisons construites en 1925 par le promoteur-entrepreneur Louis C. Tarlton selon un modèle dont on ne connaît pas le concepteur, mais que l'on retrouve plus ou moins modifié en divers endroits de la ville avec ces galeries pleine largeur à piliers trapézoïdaux et ces avant-toits sur consoles. Plus loin, le 784 mérite notre attention pour l'élégance de son porche et de sa corniche ainsi que pour l'articulation de son couronnement (maison J.-A. Lamarche; Z. Trudel, arch.; 1920). Pour sa part le 815, dont l'auteur nous est aussi inconnu (maison J. E. Wilder; 1915), présente grâce à ses moellons sombres et saillants une rusticité unique dans la ville. Enfin, il faut citer les numéros 866-870 pour la cohérence du design entre les porches et les pignons comme pour l'originale fragmentation des pilastres et de la corniche (maisons J. E. Wilder; J.-H. Noël, dessinateur; 1924).

Maison J. E. Wilder, 815, Hartland (1915). Photo: P.-R. Bisson et Ass.



Maisons J. E. Wilder, 866-870, Hartland (J.-H. Noël, dessinateur; 1924). Photo: P.-R. Bisson et Ass.



Maisons Beauregard et Labelle, 735-737, Davaar (R. Gariépy, arch.; 1922). Photo: P.-R. Bisson et Ass.

La Ville avait convenu qu'une rue perpétuerait la mémoire de James E. Wilder, mais l'obtention du prix Goncourt par une des citoyennes d'Outremont fit oublier cette entente et c'est ainsi que l'avenue Antonine-Maillet honore aujourd'hui l'auteur de *Pélagie-la-Charrette* depuis 1981. Parmi toutes les résidences qui s'y distinguent, on remarquera spécialement le numéro 721 (maison R.-E. Marquette; L. Venne, arch.; 1927) pour l'ajout exceptionnel d'un observatoire astronomique sur le toit, le numéro 749 pour la grâce de son porche et sa jolie corniche (maison de M^{me} Harry Tittleman; M. M. Kalman, arch.; 1932) et enfin le 761 pour sa très belle galerie latérale, admirablement conservée (maison Bremner Norris; 1926).

Avenues Rockland et Davaar (5)

Bien que l'avenue Rockland soit plus ancienne et conserve à son extrémité sud des bâtiments qu'il ne faut pas négliger, on choisira d'allonger son parcours en descendant jusqu'à l'avenue Davaar qui nous réserve aussi d'agréables découvertes. D'abord, au nord de l'avenue Lajoie, un duplex très ingénieux qui se développe tout en profondeur et dont les entrées placées sur les faces latérales ne peuvent être vues simultanément. Ajoutez à cela la taille du bâtiment et la noblesse du décor, on croit volontiers à une seule résidence monumentale (n° 735-737; maisons Beauregard et Labelle; R. Gariépy,

Maison E. Gravel, 545, Davaar (Perrault & Gadbois, arch.; 1921). Photo: Continuité.



arch.; 1922). Plus près de l'avenue Van Horne, sur le même côté, une série de trois duplex marqués par l'Art déco, l'un dans sa conception générale, les autres essentiellement au niveau du décor, malheureusement perdu en partie (n° 753 à 759; R. Boilard, arch.; 1931 et n° 761-763; M. M. Kalman, arch.; 1933).

Aux abords de l'avenue Bernard on verra aussi quelques belles maisons jumelées. Celles qui portent les numéros

628-630 témoignent d'une intéressante recherche d'unité transcendant leur dualité fondamentale, au niveau de la continuité des fines galeries ioniques, du bandeau de pierre et de la frise de brique qui les surmontent (maisons Laurent & Frère; S. Frappier, arch.; 1913). Dans un autre esprit qui rappelle certains quartiers de Londres, celles qui vont du 580 au 592 (maisons J. Ducharme; L. Parent, arch.; 1926) illustrent un parti autrement inusité à Outremont qui est de reconnaître les garages comme parties intégrantes de l'habitation moderne et de les présenter de plain-pied en façade. La noble corniche qui surmonte encore le garage du 592 et les belles portes dont le 580 donne toujours le modèle révèlent la distinction originelle de l'ensemble.

On rejoint finalement l'hôtel de ville que l'on a déjà vu (itinéraire I) à l'endroit où l'avenue Davaar s'infléchit et où deux majestueuses résidences composent un cadre approprié au siège de l'administration municipale. La première, aux beaux portique et galerie doriques

d'inspiration coloniale américaine, a été réalisée par l'agence Perrault & Gadbois qui démontre ici sa maîtrise d'un style qui lui est peu coutumier (n° 545, maison E. Gravel; 1921). La seconde pourrait bien être des mêmes architectes si on en juge par leur production courante (n° 517; maison J.-E. Durocher; 1931; agrandissement par Mayerovitch & Bernstein; 1945).